

Canadian Historical Review, Volume XLIV, no. 3, September,
1963.

Marc La Terreur

Volume 17, numéro 3, décembre 1963

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/302306ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/302306ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

La Terreur, M. (1963). Compte rendu de [*Canadian Historical Review*, Volume XLIV, no. 3, September, 1963.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 17(3), 454-456. <https://doi.org/10.7202/302306ar>

Canadian Historical Review, Volume XLIV, no. 3, September, 1963.

Il serait superflu de faire état de l'excellence de la *Canadian Historical Review*, mais il faut quand même noter l'importance que cette publication attache à l'histoire du Canada français. Dans les numéros des trois ou quatre dernières années, on relève une dizaine d'articles substantiels sur le sujet. Ce fait peut-il s'évaluer en proportion du désir que l'on manifeste de nous mieux connaître ? Les deux articles de la livraison de septembre nous inciteraient à le croire, parce que, tous les deux, ils nous intéressent directement.

* * *

M. Walter Ullmann, du Wayne State University de Détroit, nous donne une intéressante étude qu'il intitule *The Quebec Bishops and Confederation*. Il y tente de retrouver l'opinion de l'épiscopat du Bas-Canada face à l'union fédérale que l'on construisait péniblement au pays de 1864 à 1867. L'entreprise ne se révèle pas de tout repos. Ainsi, M. Ullmann n'a utilisé qu'une lettre de Mgr Laflèche, qu'une de Mgr Langevin, qu'une dizaine tout au plus échangées entre Mgr Bourget et Mgr Larocque. Même si l'on joint à ces textes les *Mandements* et les opinions des journaux de l'époque, il n'avait certainement pas le problème d'une surabondance de documentation. Mais il a fort judicieusement employé les pièces qu'il a pu consulter, même s'il n'indique pas que les preuves de la réticence évidente de Mgr Bourget avaient été produites par l'abbé Groulx dès 1918.

Le grand mérite de M. Ullmann est d'avoir montré, et expliqué, autant que faire se pouvait, les nuances d'opinion des évêques (l'abbé Groulx et, plus récemment, M. P. B. Waite, n'avaient pu qu'effleurer ces aspects). Aucun n'est résolument ou ouvertement contre le projet, mais nous constatons que Mgr Bourget,

par exemple, demeure beaucoup plus éloigné de l'enthousiasme que Mgr Laflèche. En un mot, l'Auteur nous fait voir, dans la mesure du possible, le manque d'unanimité de l'épiscopat sur cette importante question et, encore dans la mesure du possible, il nous indique les raisons de ces divergences.

L'article se lit bien; on suit avec facilité la pensée de M. Ullmann. Mais je suis fortement incliné à croire que les citations françaises manquent d'exactitude. Je ne puis concevoir que Mgr Laflèche écrive que "les partis politiques sont presque sur le *pri* de deux camps ennemis en face" (p. 218); ni que Mgr Larocque écrive à Mgr Bourget: "En présence d'un si domageable état de choses, Votre Grandeur ne *faussait*-elle pas se prononcer . . ." (p. 226); ni que le même Mgr Larocque apporte, en guise de conclusion, ". . . et mon opinion est que la division qu'on nous *importe*, fait un mal *uncalculable*" (p. 228). Ces erreurs inexplicables sont multiples dans cet article. Si vraiment nos prélats écrivaient de cette façon — et je ne puis vérifier l'authenticité de ces textes —, M. Ullmann n'avait qu'à indiquer par un *sic* entre crochets que ces fautes ne lui sont pas imputables. En laissant subsister pareilles horreurs, il diminue considérablement la valeur de son étude, il enlève à la qualité d'une excellente revue (qui a sa part de responsabilité en la matière) et il laisse planer un soupçon dans l'esprit du lecteur: s'il fait de telles erreurs en utilisant un texte français, a-t-il vraiment compris le sens des pièces qu'il a compulsées ?

* * *

M. Davenport, lui, chargé de cours à l'Université de Cape Town, apporte une contribution particulièrement originale: une comparaison des sociétés canadienne-française et sud-africaine. Les deux milieux ont eu au moins deux dénominateurs communs: la domination de l'Angleterre et la soumission à leur clergé (catholique et calviniste respectivement). Mais l'Afrique du Sud est presque *terra incognita* au Canada français. La guerre anti-boer du début du siècle a suscité des explosions de loyalisme au Canada anglais. Au Québec, les journaux (à l'exception de trois hebdomadaires: *La Vérité*, *Le Pionnier* et *Les Débats*), endoctrinés ou muselés par leurs chefs politiques, ont représenté les Boers comme de farouches rebelles qu'il fallait à tout prix exterminer. *Le Soleil* alla jusqu'à trouver un grand avantage à cette guerre de l'Angleterre contre un vassal: le Canada augmenterait ses exportations de légumes en Grande-Bretagne. Mais les causes de la guerre, les torts de Cecil Rhodes ou de Joseph Chamberlain, les péripéties même du conflit: tout cela fut tellement édulcoré

qu'une atmosphère de mystère a toujours plané sur ces événements et que l'oubli a bien vite enveloppé cette lointaine contrée.

Tout ce long préambule explique en partie notre ignorance vis-à-vis d'une minorité qui a eu des problèmes assez semblables aux nôtres. A l'analyse abstraite de ces similitudes M. Davenport préfère un procédé plus attrayant : celui d'analyser les positions de Bourassa et d'Hertzog, deux hommes placés au centre de la situation, chacun dans son pays. Les deux ayant des conceptions assez voisines des relations que les colonies devaient entretenir avec l'Angleterre, Bourassa prit le parti d'écrire à Hertzog en 1913 ; il lui fit parvenir les brochures où il exposait sa doctrine, et le général sud-africain lui rendit la politesse. Mais les sympathies des deux hommes n'allèrent pas au même camp durant la guerre 1914-1918 et leurs relations épistolaires finirent de façon assez abrupte. Ils ne devaient se rencontrer qu'en 1926, avant la conférence impériale.

M. Davenport établit clairement le parallèle entre leurs carrières marquées de problèmes analogues : problèmes de la langue, de l'éducation, des liens coloniaux, du nationalisme, de ce nationalisme même que tous les deux chercheront, à la fin de leur carrière, à endiguer. Mais Hertzog, sans panache, dirigera son pays, tandis que Bourassa, grand orateur et bon écrivain, demeurera toujours à l'écart de la direction des affaires.

Certes, l'article mérite d'être lu. Les vues de Bourassa sont clairement et honnêtement résumées. M. Davenport connaît l'Histoire du Canada de cette période, du moins de façon globale. Il se trompe cependant lorsqu'il date d'avril et mai 1935 la répudiation par Bourassa du néo-nationalisme et qu'il écrit que le manteau de Bourassa "soon fell on the shoulders of the Abbé Groulx, Armand Lavergne . . ." C'est oublier que Lavergne était décédé en mars 1935. Mais il faut comprendre qu'en une dizaine de pages, on ne peut saisir toutes les nuances de la pensée de Bourassa, même si partie de sa correspondance et ses principales œuvres ont été consultées. Dans les circonstances, je trouve trop brève cette étude particulièrement réussie.